

MIRBEAU - TAILHADE : UN MALENTENDU

« *Merci, néanmoins, mon vieux Glaviot. Continuez à être modeste.* »
Lettre de Jossot à Rictus (1).

Disons-le d'emblée : Tailhade et Mirbeau ne furent jamais amis proches. Issus tous deux de milieux comparables, passés par les soutanes des capelans, l'un employa consciencieusement sa jeunesse à vider ses gains d'hoirie dans la frivolité, tandis que l'autre entreprit le chemin opposé. Ainsi, l'un vivra confortablement installé dans des demeures cossues ornées des toiles de maîtres de l'époque les plus choisies, tandis que l'autre sautera de logis en logis avec pour tout bagage un œil de verre et ... un vase de nuit, comme le constatera un jour, incrédule, l'un de ses visiteurs (2).

Quand Mirbeau manifeste pour la première fois un intérêt pour Tailhade, il est probablement plus attiré par le personnage que par l'homme de lettres. En 1894, Tailhade n'est pas encore le redoutable pamphlétaire des *Lettres Familiales*. C'est d'abord un poète mystique de second ordre ; le poète du *Jardin des Rêves*, qui, depuis peu d'ailleurs, s'est mué en satiriste débutant avec son pittoresque *Pays du Mufle*, après avoir participé à la cacophonie du mouvement décadent. Et puis, ce personnage, jusque là classé catholique monarchiste, sous l'effet de la piqûre d'on ne sait quelle mouche, commence à faire beaucoup parler de lui dans les milieux radicalement opposés. Nouveau venu dans le genre, il va rapidement s'imposer dans des conférences tapageuses qui déplaceront bientôt autant de monde, sinon davantage, que les pièces qui sont censées les suivre.

Ainsi, Mirbeau ne voudra pas manquer l'épique conférence de *l'Ennemi du Peuple* donnée les 9 et 10 novembre 1893. Il y a dans la salle Stéphane Mallarmé, Roger Marx, Maurice Barrès, José-Maria de Heredia, Paul Gauguin, Henry de Groux, Maurice Denis, Georges Rochegrosse, Rachilde, Saint-Pol Roux, Gustave Charpentier, Francis Vielé-Griffin et beaucoup d'autres.

« *Au risque de casser ma voix, je hurlais mon discours, et parvins à l'imposer. En descendant de l'estrade, je tombai sur Octave Mirbeau et Stéphane Mallarmé, sincèrement émus qui m'attendaient...* »(3)

Lorsque six mois plus tard, la presse de connivence se frotte les mains au-dessus du lit d'hôpital de l'homme du « *beau geste* » destiné aux « *vagues humanités* », il se trouve bien peu de confrères pour tendre une main secourable au blessé de Foyot. Bien au contraire.

Mirbeau choisit une méthode qui, disons-le, continue à nous déconcerter un peu.

Pour dénoncer l'article du *Gaulois* du 6 avril 1894 qui insinuait que Tailhade pouvait bien être le véritable auteur de l'attentat, il opta pour un récit – qu'il fit paraître anonymement dans *Le Journal* du 8 avril – où il mettait en scène un témoin imaginaire. Ce personnage, sorte de Perrichon mâtiné de Joseph Prudhomme, n'hésitait pas à dénoncer Tailhade comme l'auteur de l'attentat, en même temps qu'il faisait profiter le lecteur de l'incommensurable vacuité de son esprit. C'était du second degré. Tailhade le prit ainsi, nous ne sommes pas sûrs que tous les lecteurs du *Journal* en fissent de même. Pour lire le message, il fallait vraiment avoir le code.

Par la suite, Tailhade et Mirbeau collaboreront aux mêmes journaux de combat : *L'Aurore*, *Le Journal du Peuple*, *l'Humanité*, *L'Action*. Ailleurs qu'autour de l'Affaire Dreyfus et de la défense de l'« *Idée Libre* », ils vont se retrouver sur les mêmes tréteaux, quand il s'agira de prendre la défense d'Oscar Wilde condamné aux travaux forcés en 1895,

pour commémorer le souvenir de la Commune le 19 mars 1899, ou encore au meeting du 10 mai 1901 des écrivains français, organisé par le Théâtre Civique, à la salle des Sociétés Savantes, contre la tyrannie, où les deux journalistes figureront comme assesseurs. De même, à l'occasion de la représentation de *L'Epidémie* à la Maison du Peuple de Montmartre, le 9 juin 1900, Tailhade officiera dans l'inévitable conférence préliminaire, tandis que Mirbeau interprètera le rôle du maire. Rien d'étonnant donc à ce que Mirbeau, séjournant à Nice, adresse ce message des plus affectueux au tout jeune marié Tailhade en janvier 1901 :

« Mon cher ami,

Je vous félicite de votre mariage. Et voulez-vous bien dire à madame Tailhade combien je vous aime, combien je vous admire, et combien je voudrais vous voir heureux. Car, après toutes vos épreuves et toutes vos souffrances, c'est bien votre tour.

Votre ami, Octave Mirbeau. » (4)

Lorsque Nicolas II vient en France pour y relever le compteur de ses emprunts, Tailhade l'accueille par un article intitulé *Le Triomphe de la Domesticité* que publie *Le Libertaire* du 22 au 29 septembre 1901. Sans plus de façons, il demande :

« ... Quoi, parmi ces soldats illégalement retenus pour veiller sur la route où se piaffe la couardise impériale, parmi ces garde-barrières qui gagnent neuf francs tous les mois, parmi les chemineaux, les mendiants, les trimardeurs, les outlaws... il ne s'en trouvera pas un pour prendre son fusil, son tisonnier, pour arracher aux frênes des bois le gourdin préhistorique et, montant sur le marchepied des carrosses, pour frapper au coeur la canaille triomphante, tzar, président, ministre, officiers et les clergés infâmes... ».

Avec de tels propos, Tailhade se retrouve tout droit dans les griffes des Perrin Dandin maflés de la 9^e Chambre correctionnelle. Dès le 24 septembre, Mirbeau s'inquiète auprès de Tailhade de la tournure que peuvent prendre les choses :

« ... Vous savez que je suis incapable de vous donner des conseils de lâcheté. Mais écoutez moi bien. Il ne faut pas, par votre attitude, aggraver votre cas. Tout en restant ferme sur votre indignation contre un souverain, bourreau de son peuple, ne vous présentez pas au juge, comme un homme d'action, mais comme poète. Et alors, votre condamnation sera légère. Je me suis informé auprès de quelqu'un qui touche le juge et le gouvernement. La condamnation peut être grave ; elle peut aussi être presque rien. Tout dépend de votre attitude. Pensez à votre femme et à l'enfant que vous allez avoir bientôt. Restez, je vous prie, sur le terrain, purement oratoire. Et je sais qu'il vous en sera tenu compte... »(5)

Si l'on en juge par une autre lettre de Mirbeau, Tailhade dut accueillir fraîchement ce conseil :

« ... Il n'était point dans ma pensée que vous puissiez désavouer n'importe quoi. Je vous aurais détesté de le faire. Ce que je voulais vous dire, c'était de rester ce que vous êtes, un admirable poète et un grand prosateur et de ne point prendre l'attitude d'un homme d'action. Aujourd'hui que tous les bourgeois sont affolés par « les anarchistes » et que tous les juges s'efforcent par des condamnations honteuses, à rassurer la frousse des bourgeois, il ne faut pas qu'ils vous prennent pour un propagandiste, pour un militant du parti ; mais pour un littérateur, ce qui les effraie déjà assez... »(6)

Ceci explique pourquoi, contre toute attente, Mirbeau ne fut pas cité à témoigner par la défense aux côtés de Zola, Grave, Yvetot, Ledrain, ou encore Kahn. Mirbeau sembla le déplorer sincèrement :

« Je regrette que vous n'ayez pas pensé à appeler quelques uns de vos amis à témoigner pour vous. J'eusse été heureux d'affirmer toute mon admiration pour l'homme et l'écrivain que vous êtes. » (7)

Bien sûr, l'emberluoqué Tailhade ne suivit aucun des conseils de Mirbeau le jour de l'audience. A la lecture de l'acte d'accusation, « *provocation directe au meurtre dans un but anarchiste* », il plastronna en déclarant qu'il acceptait la responsabilité de son acte, dont il tirait « *honneur et gloire* » et il ajoutait :

« ... Si demain l'occasion se présentait de stigmatiser de nouveau la bassesse publique, j'écrirai les mêmes choses... ». (8)

Durant les six mois effectifs de l'incarcération de Tailhade, Mirbeau ne ménagera pas sa peine pour faire sortir son ami de La Santé. C'est aussi lui qui, en plus de lui trouver des fonds (9), lui fera prendre par Fasquelle, sa traduction du *Satyricon* (10). Rictus prétendra que Mirbeau était allé jusqu'à donner 4.000 francs à Tailhade à cette époque, de même que, plus tard, il le fera entrer à *L'Humanité* en août 1904 (11).

La publication du *Salon de Madame Truphot* chez Albin Michel au début du mois de novembre 1904 marquera à jamais un coup d'arrêt à la bienveillance de Mirbeau pour Tailhade. Ce livre, écrit par Fernand Kolney (en réalité Ferdinand Pochon), avait été dédié par l'auteur à son beau-frère Tailhade, pour tout arranger. Patchwork de textes venus de plusieurs tiroirs empoussiérés, ce mauvais livre n'alléchait le chaland que parce qu'on y annonçait un roman à clefs destiné à démolir un certain microcosme littéraire et, dans une moindre mesure, politique. Il ne fait pas de doute que le projet fut couvé par Tailhade et son beau-frère. D'ailleurs, le roman avait été annoncé par Fasquelle pour la Bibliothèque Charpentier, dès 1902, sur l'exemplaire du *Satyricon*, à paraître prochainement sous le titre de *Salon de madame Pruveau*, sous la double signature de Tailhade et de Fernand de Colnet (sic) (12).

Mais entre 1902 et 1904, le projet initial, qui visait à se venger du clan Prévost-Rictus, va sortir de la voie qu'il s'était tracée. Nièce du fameux Nestor Roqueplan et fille du peintre Camille Roqueplan, Camille Prévost-Roqueplan était la veuve d'un monsieur Prévost qui avait été maire du VI^e Arrondissement de Paris. Assez fortunée, la dame tiendra salon tantôt à Paris, tantôt dans sa demeure de Montfort l'Amaury, dans les années 1890. Tailhade s'y pavanera longtemps tel le coq incontesté dans sa basse-cour, jusqu'à ce que son chant finisse par liguer contre lui deux féaux du logis, Jehan Rictus et Jules Herman, le tendre « secrétaire » de Madame Prévost. Le moins qu'on puisse dire est que ce petit monde n'était guère ragoûtant. D'ailleurs, il n'y a qu'à lire le *Journal* de Rictus pour être édifié sur ce point. Il s'y montre encore plus impitoyable que Kolney. Que penser, en effet, du tour que jouent Madame Prévost et Jules Herman à Tailhade, au moment où il va être poursuivi devant la justice pour son article du *Libertaire*, quand ils emmènent la femme de Tailhade à Luchon, en espérant la « caser » auprès du jeune Frédéric Boutet ? Episode que l'on retrouve intégralement dans *Le Salon de Madame Truphot*. Ainsi, l'entreprise première était bien un règlement de comptes. Mais l'élève a poursuivi seul le projet du professeur qui n'a certainement plus contrôlé quoi que ce soit dans l'aventure.

Autour du clan Prévost, Kolney va donc s'acharner sur un certain nombre de personnages jusque là connus comme étant des amis de Tailhade : Jaurès est dépeint sous le sobriquet de Truculor, Achille Essebac sous celui de Cyrille Esghourde, Sébastien Faure est Aurélien Faible et enfin Octave Mirbeau devient Georges Sirbach. Kolney va mettre en scène Mirbeau dans le chapitre XIV, alors que le clan Prévost se trouve à Luchon. Nous savons que Mirbeau avait passé le mois d'août 1897 dans cette station thermale et qu'il en avait profité pour jeter les bases des *Vingt et un jours d'un neurasthénique*. Et là, durant... vingt et une pages, Kolney va se déchaîner contre Mirbeau, lui reprochant, pêle-mêle, de s'être fait photographe comme Loti, dans son intérieur, par la presse bourgeoise, de n'avoir pas mis un liard de sa fortune personnelle à financer la survenue du Grand Soir et encore d'avoir laissé tomber ses compagnons de *La Révolte (Le Régicide)*, lors du procès des Trente en août 1894.

Mais non content de s'en prendre à Mirbeau, Kolney s'acharna sur Alice Regnault de la façon la plus abjecte qu'il fût possible d'imaginer. Qu'on en juge :

« ... Georges Sirbach s'était déterminé à épouser, lui aussi, une pierreuse... Seulement, la prostituée que Georges Sirbach avait épousée possédait trois cent mille livres de rentes acquises par une pratique et un sens judicieux du putanat portés aux dernières limites du savoir-faire... »(13)

Plus loin, il alla jusqu'à reprocher à Alice sa prise de position dans *L'Aurore* du 19 septembre 1899, au moment du procès de Rennes(14). Or Tailhade, comme Mirbeau, ne s'était-il point battu, lui aussi, sans compter dans le camp dreyfusiste ? Lorsqu'un méfait est commis, on a coutume de se demander à qui profite le crime. Et là, il faut bien reconnaître que Tailhade ne tirait aucun avantage de cette mauvaise action.

A l'instar de Rachilde qui déclara dans *Le Mercure de France* du 15 janvier 1905 que *Le Salon* était « *bien du Laurent Tailhade, de l'inimitable Laurent Tailhade* », la critique unanime attribua la paternité du roman à la mauvaise personne. Tailhade eut beau adresser une mise au point, pourtant convaincante, à Rachilde, le mal était fait :

« ... *L'auteur du roman est mon seul beau-frère... Les quelques mots assez dédaigneux que vous consacrez au roman... démontrent jusqu'à l'évidence que vous ne l'avez pas lu... N'eussiez-vous fait que parcourir l'ouvrage, il eût été bien aisé à un esprit aussi informé que le vôtre de discerner que pas une ligne de ce pamphlet n'est de ma façon... Jaurès a été le témoin de mon mariage. Mirbeau m'a rendu des services de toutes sortes... Sébastien Faure n'a pas d'auditeur plus assidu ni plus fervent que moi...* »(15)

Bien sûr, le sceptique pourra considérer ces propos, destinés à se disculper à bon compte, comme dénués de sincérité. Mais nous avons retrouvé une lettre de Tailhade à Kolney qui prouve la bonne foi du rescapé de Foyot :

« ... *La légende de ma collaboration à Madame Truphot va son train. Chez Fasquelle, Xavier Roux qui est mon ami, au Mercure, Jean de Gourmont et Léautaud, bien plus Ernest Raynaud, l'un de mes plus fidèles, démontrent par des citations, par des lambeaux de phrases (miens peut-être, mais qu'est-ce que cela prouve?) que j'ai écrit le roman. Total : l'inimitié de Mirbeau qui m'a obligé, de Séverine, de Jaurès, conquis aux Prévost contre moi...* »(16).

Malgré toutes les complications que lui causait son beau-frère, Tailhade attendra un an pour se brouiller avec lui. En attendant, seul parmi les protagonistes du *Salon de Madame Truphot*, Jehan Rictus (alias *Modeste Glaviot*) décida d'en découdre devant les tribunaux. Persuadé que Kolney n'était qu'un « scud » envoyé contre lui par Tailhade, il essaya de prouver, pour le faire condamner, que le véritable auteur du roman était le poète d'*Au pays du Mufle*.

Il tenta bien de grouper autour de lui une sorte de club des brocardés du *Salon*, mais, au bout du compte, il se retrouva seul. Madame Prévost-Roqueplan et Jules Herman, craignant un scandale bien pire encore, préférèrent se terrer dans leur tanière.

Dans une lettre que Rictus reçut le 3 février 1905, Mirbeau lui conseilla d'adopter une attitude similaire vis-à-vis de « *l'abject roman* », écrivait-il. Par le même courrier, il lui donnait rendez-vous chez lui, avenue du Bois de Boulogne, pour le dimanche 5 février.

Voici le récit de cette visite tel que Rictus l'a laissé dans son *Journal* :

« ... *Il m'attendait et est venu à moi de suite. Charmant et l'air très bon... L'homme est grand, fort et roux. Il doit avoir dans les cinquante ans. C'est le type normand : race des Flaubert, des Bouilhet, des Maupassant. Son cabinet de travail immense, luxueux/ fenêtres sur l'avenue : aux murs et sur des meubles toiles, dessins, aquarelles, statues d'artistes bizarres. Mirbeau a eu des « béguins » et il en a encore. Il a à présent Cézanne et un statuaire appelé Mayel ou Mayol (sic). On cause donc de Tailhade. Il est dégoûté. Il a naturellement prêté ou plutôt donné de l'argent à Tailhade et dans *Le Salon de Madame Truphot* il est injurié et l'histoire de sa vie, de son mariage sont racontés avec quelle curieuse fureur. Il n'en a pas parlé à sa femme. Il croit bon à un moment donné de me dire que sa femme a 18.000 francs de rente qui lui viennent de son père à elle et que pour lui il a toujours gagné sa vie... Je lui conte à mon tour ce que je sais des gens du Salon etc etc. Il me conte les histoires d'éditeurs avec Tailhade. Fayard : traduction de Frédéric Van Hutten. Puis on cause d'autre chose. Rosso, Cézanne : etc. Je lui signale Lemordant, l'ami de Jossot. Il dit qu'il en prendra note. Puis enfin je lui demande de m'écrire une lettre à propos du roman de Tailhade avec un mot élogieux pour mon oeuvre. Il me la promet formellement. Bien. Filé*

après avoir admiré ses Cézanne qui paraît-il est tombé dans la religion. Il me semble que le Maître a quelques raideurs dans sa marche. C'est sans doute l'ataxie, usure lointaine qui le menace. Reparti enchanté de ma démarche ». (17)

Malgré son optimisme, Rictus ne recevra jamais la lettre que Mirbeau lui avait promise ce jour-là. Sans doute l'auteur de *Sébastien Roch* en voulait-il terriblement à Tailhade, mais, pour autant, il devait savoir à quoi s'en tenir quant à la personnalité très controversée de Rictus.

Nous n'avons pas trouvé de véritables traces, par la suite, de relations entre Tailhade et Mirbeau. Et on peut en comprendre aisément la raison. Néanmoins, nous pensons que Mirbeau avait fini par peser le pour et le contre dans l'affaire du *Salon de Madame Truphot*, rendant à Romulus Augustule ce qui avait été attribué à tort à Romulus tout court. Il nous est permis d'imaginer que Sacha Guitry, qui aimait et admirait profondément les deux littérateurs, s'employa très certainement à panser ces vilaines blessures.

Si l'on s'en tient à ce que nous dit Rosny Aîné, dans ses mémoires (18), à propos du remplacement de Jules Renard à l'Académie Goncourt lors de l'élection du en 1910, Tailhade avait eu des partisans farouches et des adversaires irréductibles parmi les neuf académiciens qui étaient Descaves, Hennique, Mirbeau, Bourges, Daudet, Paul Margueritte, Geffroy et les frères Rosny. Rosny, hélas, ne dit pas lesquels. Mais la conjecture est assez simple à faire.

Sans aucun doute, Hennique, Bourges, Daudet et les frères Rosny lui étaient hostiles.

Parmi les quatre qui restaient : Paul Margueritte et Mirbeau étaient en froid avec Tailhade à cause de Kolney. Restaient Descaves et Geffroy, mais ce dernier sous toute réserve.

Mais puisque Tailhade avait eu des partisans, nous sommes enclins à penser qu'il convient de les choisir parmi ces quatre derniers. L'année suivante, en tout cas, pour l'attribution du prix Goncourt 1911, nous retrouverons Descaves, Geffroy et Mirbeau soutenant le poulain de Tailhade, Neel Doff, pour *Jours de Famine et de Détresse* (19). Finalement le prix ira, cette année-là, à Alphonse de Châteaubriant qui finira lamentablement sous l'Occupation à *La Gerbe*, la bien nommée.

A la mort de Mirbeau, Tailhade rendra hommage au disparu dans *L'Oeuvre* du 17 février 1917 :

« ... Ce fut, dans toute la force du terme, un écrivain. Inégal, puissant, fougueux, avec des pauses de douceur et des paroles suaves qui font rêver au miel biblique trouvé dans la gueule du lion, jamais Octave Mirbeau n'asservit à la mode, à la faveur du public son intempérant génie. Il ne convoita ni la popularité, ni les succès humiliants réservés aux « poètes bénis », comme disait Verlaine, aux romanciers pour femmes riches, aux « penseurs » accointés avec l'Académie. En ce temps de bassesse unanime, il garda son indépendance intellectuelle, n'hésitant pas à nommer par son nom toute chose, à montrer dans leur sottise, leur infamie ou leur laideur, les puissants et les heureux... » (20)

L'article était dénué de chaleur, mais Tailhade, quoique méridional, n'était pas un homme chaleureux. Tout en angles, il avait toujours eu beaucoup plus d'appétition pour se faire des ennemis que pour garder un ami.

GILLES PICQ

Notes

- (1)- Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, nafr 24562, f.115-116.
- (2)- Cf Albert Keim, *Le Demi-Siècle*, Albin Michel, 1950, pp.151-153.
- (3)- Mme LT : *Laurent Tailhade au Pays du Mufle*, Quignon, 1927, pp.119-120
- (4)- Coll. Pierre Michel.
- (5)- coll. M. Roger Jouet.

- (6)- Lettre d'Octave Mirbeau à Laurent Tailhade (s.d.), 8 octobre 1901, Bibliothèque de l' Arsenal, Manuscrits, 15060, f.258
- (7)- Idem.
- (8)- Cité par *L'Aurore* du 11 octobre 1901.
- (9)- Notamment de la poche de Joseph Reinach, d'après Pierre Michel.
- (10)- Fasquelle, 1902, préface de Jacques Vieilh de Boisjoslin.
- (11)- Bibliothèque Nationale, département des Manuscrits, Nafr 24598, folio 112.
- (12)- C'était le nom de sa mère, Caroline Eugénie de Colnet.
- (13)- Op.cit., p.338.
- (14)- Idem, pp346-347. Il s'agissait de sa *lettre ouverte au colonel Jouaust*.
- (15)- *Le Mercure de France* du 15 février 1905, p.645.
- (16)- Lettre de Laurent Tailhade à Fernand Kolney du 21 mars 1905 (in G. Picq : *Laurent Tailhade ou de la provocation considérée comme un art de vivre*, p.564, Maisonneuve et Larose, 2001)
- (17)- Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, Nafr 16132, *Journal* de Jehan Rictus au 5 février 1905.
- (18)- J.-H. Rosny (Aîné) : *L'Académie Goncourt – Les Salons- Quelques éditeurs*, Crès, 1927, p.55.
- (19)- Cf Roger Thiry : *Cahiers Han Ryner*, n°114, septembre 1974, pp.20-21.
- (20)- Article repris in Laurent Tailhade, *Les Livres et les Hommes*, pp.269-270, Crès 1918.